

Michel Graillier, une seconde naissance (article, 1992)



[Base d'informations](#) - [Articles presse](#) / [Jazzman](#)

A quarante-six ans, le pianiste Michel Graillier fait preuve d'une pleine maturité. « Fairly », un magnifique album solo que vient de publier le label Quantum, en constitue l'éclatant témoignage.

Né à Lens, la « capitale des gueules noires », dans l'immédiat après-guerre, Michel Graillier n'a guère de souvenirs musicaux avant un concert des Chaussettes Noires. Batteur dans un groupe qui fait les bals de la région, il néglige quelque peu l'étude du piano classique qu'il a pourtant entreprise tout gamin. C'est à Lille, où il prépare son diplôme d'ingénieur en électronique, qu'il reçoit le coup de foudre. Au club de la fac, il rencontre le contrebassiste Didier Levallet, alors apprenti journaliste. Ce dernier lui prête « My Favorite Things » de Coltrane : « sans n'y rien comprendre, je savais que cela avait à voir avec ma vie ».

Mai 1968 : c'est le choc définitif pour le jeune étudiant lillois. Diplômes en poche, il monte à Paris, prétextant un stage chez Pierre Schaeffer, à l'ORTF. C'est surtout l'occasion de fréquenter assidûment, en cette période où le free fait rage, les bœufs de la Rive Gauche et du Marais (le Gil's Club de Gérard Terronès, où il accompagne Hank Mobley). Dans sa chambre de bonne, un simple piano muet à ressorts, et un tourne-disques dont il use le bras à relever les solos de jazzmen : Michel Graillier fait ses classes - son idole est alors Bud Powell. René Urtreger, qu'il avait croisé à Lille le jour de ses vingt printemps, devient son père spirituel.

Tous au riz complet

Deux saisons durant, il accompagne Jean-Luc Ponty, fait ainsi connaissance avec les premiers claviers électriques, tourne aux côtés d'Aldo Romano, Jean-François Jenny-Clark ou Alby Cullaz. Il découvre bientôt l'art de Bill Evans, et héberge un temps un pianiste américain de son âge, Keith Jarrett. C'est une double révélation. « Avec Jarrett, tout un univers s'ouvrait pour les pianistes : on pouvait improviser en solo, en traitant l'instrument de manière symphonique ». Graillier enregistre son premier disque en trio, au sein d'une série qui présente ses aînés Arvanitas, Urtreger et Vander, et les réunit sur un album commun : un prestigieux parrainage. Il rejoint ensuite le Magma de Christian Vander. « Une période lumineuse dans ma vie, très créative. Notre sincérité était totale. On nous appelait les prêtres musiciens, nous étions tous au riz complet, habillés en noir du matin jusqu'au soir. On répétait des semaines entières, huit ou dix heures par jour. C'est une musique difficile qui demande beaucoup de don de soi-même. En jouant, comme en Angleterre, devant cinquante mille personnes, j'ai découvert aussi une autre dimension de la musique ».

Dix ans avec Chet Baker

Après la dissolution de Magma, Michel Graillier vit intensément l'aventure du Riverbop de Jacqueline Ferrari, rue Saint-André des Arts. « Elle nous donnait carte blanche. On pouvait jouer des nuits entières. Elvin Jones, Philly Joe Jones, tant de personnages ont habité ce lieu, qui était avant tout un espace d'échanges exceptionnel. Je reste persuadé qu'un seul club peut changer le cours des choses. »

En 1977 à Liège, chez son beau-père le saxophoniste Jacques Pelzer, Michel Graillier rencontre celui qui va changer sa vie pour toujours, Chet Baker. « Il m'a embarqué tout de suite, il devait se trouver sans pianiste. Chet était tellement exigeant avec les pianistes ! Il se mettait à leur place pour leur montrer ce qu'il voulait entendre : beaucoup ne l'ont pas supporté. Chet m'a appris la profondeur et la sobriété en musique, le poids des notes. Il a fallu plusieurs années pour que je rentre dans son monde. Il m'a montré comment s'effacer devant la musique. Ne pas faire une phrase si on doit y réfléchir. Avec lui le silence était plein, bouillonnant. J'étais terrorisé derrière lui, la moindre petite fausse note prend une telle allure. Il jouait tout doucement, même s'il avait un son énorme. Harmoniquement aussi, il voulait que j'en fasse moins. Au début, sous l'influence de Mc Coy Tyner, mon jeu était foisonnant, il m'a dit un jour "Michel, what do you want to prove ?". Je l'entendais m'écouter, les feuilles comme ça, deux vrais radars. J'avais avec lui l'attitude du disciple, et il m'a légué un peu de sa musique, je n'ai plus la même attitude face au clavier. Dans ce monde chaotique, il a amené une musique de fraîcheur, que d'autres peuvent jouer, j'espère y arriver en solo. J'essaie de m'écouter comme lui m'écouterait, de n'être plus qu'une paire d'oreilles. Il m'a appris à tordre le cou à l'ego, à opérer un détachement de soi total. Dans "Fairly", tous les tempos sont lents, c'est l'influence de Chet : j'ai voulu faire quelque chose qui lui plaise ».

Aujourd'hui, Michel Graillier est un homme libre. « J'aime les clubs, j'aime Paris, cela bouge de nouveau comme il y a vingt ans ». Il multiplie les duos (avec Eric Le Lann ou Christian Escoudé, avec Bernard Maury ou Alain Jean-Marie - une

formule à trois pianos est en projet), conserve son trio avec Alby Cullaz et Simon Goubert, se produit en solo, accompagne les uns et les autres. Quand on lui parle de style, il dit n'y avoir jamais pensé. Mais à réécouter « Ad lib », un album de 1976, et « Fairly » aujourd'hui, il admet volontiers le chemin parcouru: « mon style s'est forgé petit à petit. Entre ces deux disques, il y a eu dix ans aux côtés de Chet Baker ».

Arnaud Merlin

In Jazzman, supplément du Monde de la musique numéro 161 – décembre 1992

À ÉCOUTER:

« Agatha », Saravah - Distribué par Adda.

« Dream Drops », Owl - Distribué par Mélodie.

« Portrait in Black and White », duo avec Alain Jean-Marie, Musidisc.

« Fairly », Quantum - Distribué par Studio SM.